

**RETRO
NEWS**

QUELQUES SOURCES DE GABRIELE D'ANNUNZIO

M. Benjamin Crémieux, dans les *Nouvelles Littéraires*, signalant certaines des rencontres d'Annunzio avec des poètes ou des prosateurs tant français qu'italiens, concluait naguère qu'il s'agissait d'un de ces génies femelles qui ont besoin d'être fécondés pour se réaliser pleinement. Ici même, Mme Marg Yourcenar a montré que d'Annunzio avait imité bien des passages épars de l'œuvre de Flaubert.

Pour ma part, je crois avoir établi, ici encore (1), que les premiers contes de l'écrivain italien décèlent une influence indéniable de Maupassant. Je laissais entendre que Flaubert aussi (dans la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* notamment) avait pu lui servir de guide. Et il y aura peut-être à constater que d'autres grands étrangers lui ont fourni, ne serait-ce qu'un thème ou une idée.

Plus encore que dans sa façon de mettre à contribution notre conteur naturaliste, on constatera ici que sa discréption permet d'appeler proprement « sources » les autres œuvres auxquelles il a fait appel. Il a su s'en inspirer moins assidûment, et, à l'examen, le montage des matériaux qu'il en a tirés fait écarter, comme on l'avait déjà conclu à propos de Maupassant, toute accusation de plagiat: il se confirmera ainsi que le mécanisme psychologique qui a mû le grand poète — d'ailleurs la plupart du temps dans ses premiers écrits uniquement — est une sorte d'émulation.

(1) « Maupassant, source de G. d'Annunzio », *Mercure de France* du 1er décembre 1927.

I

FLAUBERT

LA LÉGENDE DE SAINT JULIEN L'HOSPITALIER

La nouvelle qui, dans le *Livre des Vierges* (1884), s'intitule *Saint Laimo navigateur*, « offre, disais-je, une analogie tout à fait frappante avec la *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, l'un des *Trois contes* (parus en 1877) de Flaubert : par le ton tranquille et fervent, naïf et hiératique à la fois; surtout par le sujet : un jeune aventurier sanguinaire qui finit en saint ». L'étude plus rapprochée des deux textes ne peut manquer de fournir des résultats intéressants.

Certes, le parallélisme n'est qu'intermittent. Ainsi Laimo a été trouvé par un pêcheur et adopté par le seigneur, tandis que Julien est le propre enfant des châtelains. Il est vrai que si, chez d'Annunzio, la femme est inféconde, celle de Flaubert a dû prier Dieu longtemps avant d'obtenir un fils. Au reste, celle-ci était « très blanche, un peu fière et sérieuse », et la première avait l'apparence d'une déesse : cette sereine majesté fait entre elles un second point de ressemblance.

Les deux seigneurs ont au moins un trait commun : leur douceur et débonnaireté. L'Italien, bénin avec ses sujets, « vivait pacifique et sage dans la crainte de Dieu ». Sur le sief français, « on vivait en paix depuis si longtemps que la herse ne s'abaissait plus ». Et le baron, dans ses promenades, « causait avec les manants, auxquels il donnait des conseils ».

Au pêcheur en arrêt devant le nouveau-né, apparaît un vieillard « avec une longue barbe tressée sur la poitrine », qui lui ordonne de porter sa trouvaille au château, puis s'évanouit « comme une ombre dans le soleil ». Ce fantôme ne confond-il pas en lui les deux personnages qui prédisent l'un au père, l'autre à la mère, la destinée de Julien : le bohémien « à barbe tressée », et le vieil ermite, « ombre mouvante » glissant, pour disparaître, « sur le rai de la lune » ?

RETOUR

Mais la description du château est plus probante encore. Peu importe d'ailleurs que d'Annunzio ne l'ait pas placée, comme Flaubert, en tête de son récit. Les deux manoirs sont bâtis sur le versant d'une colline. Ils enferment chacun des vergers, des fleurs ou des plantes odoriférantes, des écuries. Dedans, c'est l'opulence :

SAINT LAIMO, NAVIGATEUR

...L'huile emplissait les puits des souterrains ; l'abondance du froment était telle que d'immenses greniers étaient toujours ouverts au bon plaisir de chacun, et aussi des oiseaux du ciel ; et l'abondance du raisin était telle qu'en automne, à la naissance du vin, de longues files de bêtes de somme allaient à travers les domaines, apportant la richesse de la liqueur joyeuse.

A l'intérieur, les cours, marboréennes comme les portiques d'un roi, étaient animées par des eaux-vives, des orangers, des statues, des pages et des chiens. Des cuirs précieux gravés de chimères et de dragons, des incrustations d'agate et de jaspe, des éléphants et des licornes d'ivoire, couvraient les murs des salles ; les meubles, faits de bois précieux, de métal et de tissus rares, se reflétaient, comme en de brillants miroirs, dans les pavés de mozaïques polies.

...Dans une de ces galeries, se trouvaient les oiseaux de chasse, dressés par de bons maîtres. Chaque année, Candiates, Sarmates et Germains four-

LÉGENDE DE SAINT JULIEN

A l'intérieur, les ferrures partout reluisaient ; des tapisseries dans les chambres protégeaient du froid ; et les armoires regorgeaient de linge, les tonnes de vin s'empilaient dans les celliers, les coffres de chêne craquaient sous le poids des sacs d'argent.

On voyait dans la salle d'armes, entre des étendards et des mufles de bêtes fauves, des armes de tous les temps et de toutes les nations, depuis les frondes des Amalécites et les javelots des Garamantes jusqu'aux braquemarts des Sarrazins et aux cottes de mailles des Normands. La maîtresse broche de la cuisine pouvait faire tourner un bœuf ; la chapelle était somptueuse comme l'oratoire d'un roi.

La fauconnerie, peut-être, dépassait la meute ; le bon seigneur, à force d'argent, s'était procuré des tiercelets du Caucase, des sacres de Babylone,

nissaient cinq cents gerfauts, puis des autours blancs d'Afrique, des *sacres* tartares, des *pèlerins* d'Islande, des faucons d'Allemagne, des lannerets de Provence en grande abondance.

des gerfauts d'Allemagne, et des *faucons-pèlerins*, capturés sur les falaises, au bord des mers froides, en de lointains pays.

Sans doute, ces deux demeures ne sont pas rigoureusement sœurs. L'une reste forteresse, l'autre tient du palais. Mais leurs dissemblances ne sont que de climat et de race. Flaubert a mis plus de confort austère, renfermé, avec des vestiges de barbarie; d'Annunzio plus de grand air, de soleil, d'art et de luxe païen (2).

Ces remarques valent aussi pour les réjouissances qui suivent la naissance ou l'adoption de l'enfant. Et, comme on l'a constaté à propos de *San Pantaleone*, d'Annunzio amplifie le ton déjà hyperbolique de la légende et surenchérit sur son modèle : le repas imaginé par Flaubert paraît, à côté du sien, modeste et presque sobre :

SAINTE LAIMO

Alors, le sire magnifique donna un festin avec des *illuminations*. En signe de joie, des vins blonds et vermeils coulèrent le long de la colline; on vida des vases de miel parfumé de thym; on mangea des fruits gros comme des têtes d'hommes; mille génisses furent abattues en un jour et fumèrent sur la braise ardente; on égorgea *sept cents porcs semblables à des rhinocéros*, mais dont la chair était plus tendre que la cuisse d'un agneau; le gibier et la chasse furent servis sur de grands plats d'or et, du ventre des volatiles et des poissons, sorti-

SAINTE JULIEN

Alors, il y eut de grandes réjouissances et un repas qui dura trois jours et quatre nuits, dans l'*illumination* des flambeaux, au son des harpes, sur des jonchées de feuillages. On y mangea les plus rares épices, avec des poules grosses comme des moutons; par divertissement, un nain sortit d'un pâté; et, les écuelles ne suffisant plus, car la foule augmentait toujours, on fut obligé de boire dans les oliphants et dans les casques.

(2) Il faut plutôt chercher le pendant du château de d'Annunzio dans le palais espagnol que Julien recevra de l'empereur: on y retrouve le marbre, les orangers, les fleurs, les eaux vives.

rent gemmes, anneaux, joyaux, pièces d'argent mêlées au raisin de Corinthe, aux pistaches d'Italie, aux noix, aux olives...

Etc., etc.

Les deux enfants sont choyés également : l'un est étendu « dans un admirable berceau, fait d'une coquille rare soutenue par deux tritons ». La couchette de l'autre était « rembourrée du plus fin duvet ; une lampe en forme de colombe brûlait dessus continuellement ». Ici, un passage de l'écrivain italien visiblement inspiré de la phrase finale de *Saint Julien* :

G'est ainsi que la portraie-tura, sur une plaque de métaux précieux, un artiste dont nous ignorons maintenant le nom et la patrie.

Laimo et Julien grandissent. Julien apprend l'équitation et la vénerie, on lui compose une fauconnerie et une meute. Mais, par une antithèse cousue de fil blanc, Laimo, lui, n'aimait ni les faucons, ni les chiens. Cependant, — en quoi Julien le rejoint, — ils méprisaient les commodes artifices, et préféraient chasser seuls. Et tous deux deviennent experts en l'art de tirer de l'arc.

L'esprit belliqueux ne s'éveille pas de la même façon chez l'un et chez l'autre. Le héros de Flaubert suit une progression mieux ménagée : il commence par assommer une souris ; puis en vient à tuer des petits oiseaux avec une sarbacane ; étrangle un jour un pigeon, avant de se mesurer avec les loups, les taureaux et les ours.

Arrive la grande orgie de chasse où, Julien ayant massacré de l'aube à la nuit, un vieux cerf lui prédit qu'il assassinera son père et sa mère. Cette scène a quelque équivalent dans la nouvelle italienne. Bien que la multitude des cerfs se soit changée en des bandes de requins, la concordance de certaines notations ne laisse aucun doute sur l'usage fait par d'Annunzio du texte français. Ainsi :

Et voilà l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve, sur un vitrail d'église, dans mon pays.

LAIMO

Deux chênes, pareils à des monuments titaniques de l'époque fabuleuse, formaient un arc de triomphe haut de deux cents pieds.

Les animaux lassés se battent: les requins avant l'arrivée de Laimo, les cerfs une fois rendus furieux par l'attaque de Julien.

Les deux jeunes gens exultent:

Alors Laimo, devant l'énor-mité de la tuerie, pris d'empörtement, bandait son arc et commençait à tirer.

JULIEN

Puis il s'avança dans une avenue de grands arbres formant avec leurs cimes comme un arc de triomphe, à l'entrée d'une forêt.

L'espoir d'un pareil carnage, pendant quelques minutes, le suffoqua de plaisir. Puis il descendit de cheval, retroussa ses manches, et se mit à tirer.

Enfin ces mots de l'Italien : « *l'ondoïement de tous ces cadavres, le ventre en l'air* », sont sans aucun doute nés de cette phrase du Français:

Enfin ils moururent, couchés sur le sable, la bave aux naseaux, les entrailles sorties, et *l'ondulation de leurs ventres* s'abaissant par degrés.

C'est ainsi, et en contemplant la mer, que vient à Laimo un désir d'aventures. La mélancolie l'envahit.

Le sire et sa dame, ignorant la cause de cette tristesse, appellèrent à la Cour, pour le distraire, les plus fameux bouffons et danseurs de la chrétienté.

Julien aussi, à la suite de la prophétie du cerf, tombe malade d'une affliction dont on ne soupçonne pas non plus la source. Et son père, plus pratique, manda non des bouffons, mais « les maîtres mires les plus fameux ».

Ici, les deux récits s'écartent : Laimo part acclamé sur un vaisseau construit pour lui, tandis qu'un brusque pressentiment de malheur traverse l'âme des châtelains. Au contraire, la fuite de Julien n'est nullement provoquée par l'amour de l'aventure, mais par la crainte de tuer ses parents. Et s'il y a pressentiment, c'est en lui-même.

Leurs carrières se poursuivent donc, l'une sur terre, l'autre sur mer, mais étrangement semblables. Laimo, pris par des pirates, devient bientôt leur chef, grâce à ses exploits. Julien s'engage dans une troupe d'aventuriers qui passe, et comme il est très fort, courageux, tempérament, avisé, il obtient sans peine le commandement d'une compagnie.

En tournant sa masse d'armes, il se débarrasse une fois de quatorze cavaliers, mais Laimo, le dépassant en l'imitant, défait à lui seul quarante hommes sur leur navire où il était resté après l'abordage.

Comme les *Trois contes*, la nouvelle italienne mentionne les feux grégeois et les murailles attaquées dans des flots d'huile et de résine bouillante.

Pouvoir et renom affluent également aux deux héros:

LAIMO

La fortune de Laimo s'acerut et s'épanouit rapidement. Tous les corsaires de la Méditerranée et de la mer Noire, attirés par sa réputation, vinrent grossir sa flotte. Puis il devint plus puissant que les rois et les républiques. Un terrible besoin de batailles et de dangers l'animaît.

...*Une république d'Italie envoya des messagers pour lui offrir le suprême commandement de la flotte avec le gouvernement de deux provinces. Le roi de France fit faire des démarches secrètes pour le prendre à sa solde, lui promettant des honneurs et de hautes charges. Les Sedjoucides lui mandèrent des ambassadeurs portant trois queues de cheval accrochées à une pique, qui lui proposèrent le sultanat de Rum, ce sultanat qui allait de Laodicée en Syrie*

JULIEN

Des esclaves en fuite, des manants révoltés, des bâtards sans fortune, toutes sortes d'intrépides affluent sous son drapeau, et il se composa une armée.

Elle grossit. Il devint fameux. On le recherchait.

Tour à tour, il secourut le *douphin de France et le roi d'Angleterre, les Templiers de Jérusalem, le suréna des Parthes, le négus d'Abyssinie, et l'empereur de Calicut.*

Des républiques en embarras le consultèrent. Aux entrevues d'ambassadeurs, il obtenait des conditions inespérées...

jusqu'au Bosphore de Thrace et des sources de l'Euphrate jusqu'à l'Archipel.

Mais si Julien accorde ses services à tous, Laimo « oppose de fiers refus », sans autre dessein, semble-t-il, que de ne pas copier jusqu'au bout son émule.

Pourtant il parcourt d'extraordinaires pays, des déserts torrides, des peuples étranges, dont la description rappelle, encore que plus longue et moins merveilleuse, ce passage de Flaubert :

Il combattit des Scandinaves recouverts d'écailles de poisson, des nègres munis de rondaches en cuir d'hippopotame et montés sur des ânes rouges, des Indiens couleur d'or et brandissant par-dessus leurs diadèmes de larges sabres, plus clairs que des miroirs. Il vainquit les Troglodytes et les Anthropophages. Il traversa des régions si torrides que sous l'ardeur du soleil les chevelures s'allumaient d'elles-mêmes, comme des flambeaux; et d'autres qui étaient si glaciales, que les bras, se détachant du corps, tombaient par terre; et des pays où il y avait tant de brouillards que l'on marchait environné de fantômes.

Le marin encore consent, tout comme le soldat, à délivrer une reine enfermée dans une tour. Et d'Annunzio donne à cette reine la même destinée que, chez Flaubert, celle de l'empereur d'Occitanie : Laimo fait pour l'une tout ce que Julien avait fait pour l'autre : l'arrache des mains des Sarrazins, extermine les infidèles après le siège de la ville, et lui rend son royaume.

Maintenant, la reine va emprunter l'histoire de la fille de l'empereur. Belles également, elles séduisent Laimo ou Julien. Mais ceux-ci bientôt s'ennuient, tourmentés l'un par sa passion de la mer, l'autre par sa passion de la chasse.

Nous arrivons au point où les deux lignes de vie, qui jusqu'à présent se sont côtoyées de plus ou moins près, bifurquent nettement pour ne se rapprocher que plus tard. Julien, cédant à la tentation, finit par sortir un soir. Après une étrange nuit où les bêtes ont nargué

son impuissance à leur égard, il rentre à l'aube et, croyant surprendre sa femme couchée avec un homme, poignarde ses parents. Puis, fou de repentir, il disparaît et se fait ermite.

Laimo repart aussi, mais pour continuer son existence de conquérant; car l'épisode de son amour avec la reine n'occupe pas la même place que chez Flaubert. Il aborde une île prospère où circulait la prophétie d'une ancienne divinité : « Je reviendrai un jour sur une île flottante, avec des noix de coco, des porcs et des chiens. » Comme il accomplit cette prophétie et qu'il les émerveille par la puissance de ses armes, les naturels le prennent pour un dieu. Ici, la source utilisée par d'Annunzio n'est plus Flaubert, mais l'histoire de Fernand Cortez au Mexique : ce passage la rappelle en tous points.

Alors commence pour Laimo une période de repos voluptueux, comme celle qu'avait passée Julien auprès de sa femme. Lui aussi habite un palais plein de lux et de délices, au milieu d'un peuple tranquille. S'il est déifié, alors que Julien restait simple souverain temporel, du moins ils pratiquaient le même cérémonial : pour celui-ci, « chaque jour une foule passait devant lui, avec des génuflexions et des baise-mains à l'orientale », et quant à Laimo, il se montre chaque soir à la population dans les temples.

Désormais la destinée de Laimo rejoint celle de Julien : pour eux commence l'expiation finale qui les conduira à la sainteté. Julien avait résolu de mourir. Mais un jour, se penchant au-dessus d'une fontaine, il vit paraître en face de lui un vieillard tout décharné, à barbe blanche, qui pleurait : il reconnut son père, et ne songea plus à se tuer. Alors, pour s'employer au service de son prochain, il s'établit passeur sur un large fleuve désert, sans rien demander pour sa peine.

D'Annunzio donne à son personnage plus d'importance, non sans tenir de Flaubert quelques détails qu'il mettra en œuvre différemment. Un jour, une colombe descend du ciel sur la tête de Laimo, qui devient sou-

dain très vieux (rappel de l'épisode du vieillard, cité plus haut), et se met à prêcher le christianisme. Plus fort que Julien, qui se contente de sauver des paralytiques et des enfants, il fait des miracles, ce qui n'est en somme que marcher sur ses traces en le dépassant. Il y a aussi un fleuve dans son histoire, mais qui n'y joue pas le même rôle : il y est jeté par des fanatiques, surnage, descend jusqu'à la mer et, naviguant sur un tronc d'arbre, touche à une île. Là, il guérit le peuple de la lèpre : souvenons-nous que la fin de la *Légende de saint Julien* est amenée par un mystérieux lépreux.

SAINT LAIMO

Il vécut dans une grande humilité et dans une profonde douleur, expiant ses anciennes folies, tourmenté par les souvenirs qui se manifestaient en lui faisant entendre partout les lamentations des blessés et des moribonds, et voir des taches de sang sur la terre et dans le ciel.

SAINT JULIEN

Mais le vent apportait à son oreille comme des râles d'agonie ; les larmes de la rosée tombant par terre lui rappelaient d'autres gouttes d'un poids plus lourd. Le soleil, tous les soirs, étalait du sang dans les nuages ; et chaque nuit, en rêve, son parricide recommençait.

Après de longues années, Laimo éprouve le besoin de revoir sa patrie, mais il n'y trouve plus qu'une aridité sablonneuse et déserte, assez semblable aux plaines stériles où s'est établi Julien.

Enfin, on sait comment finit Julien, couché près du divin lépreux Jésus qui l'emporte au ciel avec lui, dans les parfums et dans le chant des flots. Saint Laimo a cru devoir reproduire, sinon le thème dramatique de cette mort, du moins certains traits, si l'on en juge par ce passage final :

Puis enfin, un jour, vers le crépuscule, son âme s'envola près de Jésus, au milieu des cantiques des anges, et son corps tomba en poussière comme une urne d'argile.

Une vue rétrospective des deux œuvres, que l'on vient de comparer selon leur forme, montre qu'assurément d'Annunzio a écrit une autre histoire que Flaubert. A

vrai dire, il était difficile de reprendre la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* sans que la tentative prit aussitôt une allure de contrefaçon. Il n'y a pas là, comme dans certains contes de Maupassant, une situation-type, un sujet général que chacun peut exploiter pour son compte et à sa manière. La donnée est trop particulière: elle ne se laisse pas copier; tout au plus côtoyer par moments. A noter qu'en outre le romancier normand, mort en 1880, était en pleine gloire à l'époque du *Livre des Vierges* (1884), et son œuvre, fraîche dans toutes les mémoires.

La nouvelle italienne a donc mis, si j'ose dire, son point d'honneur à différer largement de la française. Ajoutons tout de suite que, — sorte de presque toutes les imitations, — c'est pour lui rester constamment inférieure; ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'elle s'interdisait de plagier les beautés originales, c'est-à-dire aisément reconnaissables. Inférieure elle est, parce que plus confuse, brisée, papillotante, parce que moins forte dans les mouvements de l'âme du héros et par conséquent moins pathétique dans les péripéties.

Cette dissemblance nécessaire une fois admise, restent deux éléments qui permettent d'affirmer que d'Annunzio s'est appuyé sur Flaubert. D'abord la parenté de ton indiquée une fois pour toutes au début de cette étude, et qui ne peut se discerner qu'à une lecture d'ensemble. Puis, surtout, une similitude plus incontestable dans l'invention, soit des faits, soit des détails descriptifs. Ici nous ne trouvons plus des fragments entiers d'un auteur pouvant recouvrir presque exactement des fragments de l'autre: les emprunts, au lieu de rester massifs et repérables comme dans *San Pantaleone*, se sont déployés en ordre dispersé. On ne découvre plus, en cherchant bien, que de petites touches de provenance étrangère, noyées dans beaucoup d'*excipient*, pour parler comme les pharmaciens. Mais leur nombre les trahit: ces multiples points de contact, une fois décelés, jalonnent une ligne dont le dessein n'est pas difficile à reconstituer.

Cependant, objectera-t-on, il se pourrait que ce rappel fut demeuré involontaire; que d'Annunzio, frappé par la lecture de *Saint Julien l'Hospitalier*, en eût conservé nombre de réminiscences inconscientes qui lui eussent dicté un écrit analogue en quelques points. — Il se pourrait en effet. Mais alors, comment expliquer les précautions prises en maint endroit pour donner le change? Ce soin même prouve combien réfléchie a été l'imitation. Les procédés familiers de d'Annunzio pour dépister les connasseurs de Flaubert paraissent être de deux sortes. Tantôt déplacer ou intervertir des détails ou des épisodes, disjoindre des descriptions ou des suites de faits qui chez son modèle sont groupées, réunir plusieurs personnages en un seul. Tantôt user de l'antithèse, dire blanc justement parce que Flaubert dit noir. Julien a été soldat? Laimo sera donc marin. Julien sert un empereur? Laimo secourra donc une reine. Julien se sanctifie par une existence active et dévouée à son prochain? Laimo choisira donc la vie contemplative. En somme, prendre le contre-pied, c'est encore une façon d'imiter.

II

• FLAUBERT UN CŒUR SIMPLE

On a déjà signalé l'air de famille qui unit les *Annales d'Anne* (3) au conte de Flaubert. Mais personne encore, à ma connaissance, n'a eu l'idée de faire le parallèle et de rechercher si cette ressemblance ne pouvait pas avoir été délibérée. Or, c'est la conclusion à laquelle on arrive nécessairement si l'on y regarde d'un peu près.

Le hasard pourrait bien avoir doué Anne et Félicité d'un même caractère. Mais plus difficilement admet-on qu'en outre il ait apparié à tel point la double ligne de leurs destins. Et puis, une multitude de détails sont là comme témoins irrécusables d'une imitation consciente.

(3) Publié dans *San Pantaleone* (1886).

Deux vies humbles, sans grands événements, racontées presque au jour le jour depuis l'enfance jusqu'à la mort, tout uniment, comme elles se sont écoulées. Simplicité d'esprit, foi religieuse, basses besognes, amour des bêtes, renoncement et sainteté. Ce raccourci vaut aussi bien pour l'une et l'autre.

Anne et Félicité sont toutes deux seules sur la terre. Le père de celle-ci s'est tué accidentellement, puis la mère meurt, les sœurs se dispersent. Quant à la première, c'est sa mère qui trouve une mort fortuite et son père qui l'abandonne. Alors, deux enfances malheureuses, passées soit à garder les vaches, soit à servir dans un cabaret.

Maigres et sans grâce, elles ont eu pourtant leurs amours. On se rappelle l'aventure sans suite de Félicité avec Théodore. Par son procédé qui consiste à dédoubler les éléments du modèle, d'Annunzio, plus généreux, donne à son héroïne l'occasion d'ouvrir deux fois son cœur, mais sans lendemain non plus. La première fois, avec un vacher, elle dévide, comme sa sœur française, de simples entretiens sur les choses des champs. Plus tard, elle aimera Zachiel, fermier aussi cossu que Théodore. Les deux hommes ont la même façon de poser la question : « N'avait-elle jamais songé au mariage ? » dit l'Italien. Et le Français : « Alors, il lui demanda si elle pensait au mariage ». Mais, ici et là, les promesses d'union restent tacites.

Un soir, les amoureux se promènent ensemble. La campagne est voluptueuse, le vent mou. Ils marchent en silence, puis se quittent, suivant chacun leur chemin.

Elles vont à pied à la petite ville voisine (Pescare, Pont-l'Évêque). Chacune est recueillie comme servante chez une bonne bourgeoise.

Cependant elle se trouvait heureuse, dit Flaubert. La douceur du milieu avail fondu sa tristesse.

Et d'Annunzio sur ses traces :

Dans cette vie nouvelle, Anne se sentit peu à peu soulagée et revivifiée.

Mme Aubain était veuve. Donna Christine, pour lui ressembler, le devient bientôt. Dès lors, fréquentent chez elle cinq vieux garçons qui font les pendents de la société que recevait Mme Aubain. Et chez les deux dames on jouait aux cartes.

Egalement ignorantes, Anne et Félicité montrent les mêmes étonnements devant les choses qu'on veut leur apprendre. Paul, son jeune maître, commente à Félicité les gravures d'un livre de géographie; M. Bourais lui explique l'atlas, avec le même pédantisme satisfait que le fermier Zachiel enseignant Anne. Et les questions des deux femmes au sujet de la Terre sont pareillement naïves. Elles s'intéressent aussi à l'Histoire Sainte, éprouvent autant de ravissement à s'entendre conter ces beaux récits miraculeux. Surtout, elles pensent longuement à Jésus.

La même ferveur leur vient, plus précoce, il est vrai, chez Anne. A sa première communion, sentant l'hostie sur sa langue, sa vue se trouble. Félicité aussi manque s'évanouir, mais c'est à la communion de Virginie, où il lui semble se trouver à la place de l'enfant.

La simplicité de leur religion est égale. Elles aiment le séjour de l'église pour lui-même.

ANNALES D'ANNE

Quand elle avait plié les genoux dans l'ombre, une quiétude d'amour lui descendait sur l'âme... car elle priait, non par espérance d'obtenir des biens dans la vie terrestre, mais par aveugle volupté d'adoration.

UN CŒUR SIMPLE

...et elle demeurait dans une adoration, jouissant de la fraîcheur des murs et de la tranquillité de l'église.

Un doux engourdissement les pénètre. Elles en sont tirées, Félicité par le départ des enfants faisant claquer leurs sabots, Anne lorsqu'elle sent sur ses cheveux une goutte d'eau bénite (car sa place d'élection est près du bénitier).

Elles ont la même façon de mêler les bêtes à la religion :

...et elle avait coutume de s'agenouiller dans un coin obscur, derrière un grand pilier de marbre sur lequel un bas-relief d'un grossier travail figurait la fuite de la Sainte Famille en Egypte.

Peut-être, d'abord, avait-elle choisi ce coin par sympathie pour le petit âne docile qui transportait vers les pays idolâtres l'Enfant-Jésus et sa mère.

Plus tard, leur dévotion tournera à l'idolâtrie : le mot se retrouve chez les deux auteurs. Anne adoré tout dans la nature. Et Félicité trouve que son perroquet empailé représente, bien mieux qu'une colombe, le Saint-Esprit.

ANNE

Et dans les premiers jours, lorsque les bords de la cornette battaient autour de sa tête avec un frémissement d'ailes, c'était un tressaillement et un bouleversement de tout son être. Et quand les bords, *frappés par le soleil*, lui renvoient sur le visage une vive lueur de neige, *elle se croyait subtilement illuminée par un éclair mystique*.

Même préférence pour les processions, pour la Fête-Dieu (la Pâque des roses chez d'Annunzio).

A l'entrée, elle aspira avec délices le *parfum de l'encens...* Des roses vinrent tomber sur elle, et leur frôlement la fit frémir. Jamais en toute sa vie la pauvre fille n'avait rien éprouvé de plus doux que ce frémissement de *sensualité mystique*.

...et elle aimait plus tendrement les agneaux par amour de l'Agneau, les colombes à cause du Saint-Esprit.

UN COEUR SIMPLE

En l'enveloppant d'un regard d'angoisse, elle implorait le Saint-Esprit, et contracta l'habitude idolâtre de dire ses oraisons agenouillée devant le perroquet. Quelquefois, le *soleil* entrant par la lucarne frappait son œil de verre, et en faisait jaillir un grand rayon qui la mettait en extase.

Une *vapeur d'azur* monta dans la chambre de Félicité. Elle avança les narines, en la humant avec une *sensualité mystique*, puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient.

tique, suivi d'une défaillante langueur.

Quoique déjà, suivant le procédé du dédoublement cher à d'Annunzio, Anne eût chéri un vieil âne qui était mort, c'est la tortue qui est la transposition du perroquet de Félicité. Ne montre-t-elle pas « une langue charnue comme celle d'un perroquet » ? Cette association d'idées, à elle seule, trahit l'Italien et fait plus, pour prouver ma thèse, que plusieurs pages de laborieux parallèle. Aussi bien, si les deux animaux ne se ressemblent guère quant à la structure, — à tel point qu'on pourrait dire qu'il y a là encore une imitation par antithèse, — ils suivent du moins des destinées analogues. Tous deux donnés à leurs maîtresses, bientôt ils éveillent en elles un sentiment quasi maternel. Ils circulent par la maison. Ils ont avec elles les mêmes gentillesses :

Parfois, la tortue s'approchait de la couseuse et touchait avec sa bouche la lisière des toiles ou mordillait le rebord saillant des chaussures d'Anne.

Il escaladait ses doigts, mordillait ses lèvres, se cramponnait à son fichu.

Et la suspicion de Félicité à l'égard de Fabu, qui agace l'oiseau et menace de lui tordre le cou, se reproduit dans la sévérité défiante d'Anne envers Zachiel, qui involontairement a blessé l'amphibie. Mais les persécutions de Fabu se perpétuent aussi dans celles de Rosaria.

Leur sentiment maternel sans objet se manifeste de façon plus directe, sinon identique. Anne envie les maternités fécondes des deux femmes de la ferme qu'elle va visiter. Félicité chérit son neveu Victor comme si elle l'avait mis au monde.

D'ailleurs, toutes deux restent profondément attachées à leur famille perdue. L'épisode où, à Trouville, Félicité retrouve, parmi les barques de pêcheurs qui rentrent, une de ses sœurs avec trois enfants, se répète, un peu modifié, chez d'Annunzio : Anne aperçoit

une flottille de tartanes d'Ortone remonter l'estuaire. Questionnant les matelots, elle apprend que son père est mort, et qu'elle a deux frères d'un second lit.

Félicité et Anne se laissent exploiter, l'une par la famille de sa sœur, l'autre par Rosaria, la femme d'un oncle qu'elle revoit à Ortone, plus tard.

Les deux servantes ont des mouvements d'âme semblables : deux sœurs réagissent souvent avec moins d'ensemble. Voici un retour sur le passé :

A l'endroit où le chemin tournait pour s'engager sur la côte, parmi les riches olivaires de Saint-Damien, une éclosion de clairs souvenirs lui fit revoir saint Apollinaire, l'âne et le vacher. Et soudain elle sentit comme un reflux de tout son sang vers son cœur. Alors advint en son âme une chose singulière. Cet épisode oublié de sa jeunesse se coordonna dans sa mémoire avec une lucidité merveilleuse; l'image des lieux se repréSENTA devant elle, et, au milieu de ce décor illustré, avec un trouble nouveau dont elle ignorait la cause, elle revit l'homme au bec-de-lièvre et réentendit sa voix.

Anne apprend la mort de Zachiel, comme Félicité celle de Victor. D'abord pas de larmes, une espèce de recueillement. La nature, la tranquillité de la vie habituelle paraissent endormir leur douleur. Mais, dans leur chambre, elles se jettent en sanglots sur leur lit.

L'Italienne se trouve devant Frère Victor, un capucin, comme la Normande en face de M. Bourais :

...saisie de cet émoi qu'éprouvent les simples à l'aspect des hommes doués de quelque vertu supérieure.

Arrivée au sommet d'Ecque-mauville, elle aperçut les lumières de Honfleur qui scintillaient dans la nuit comme une quantité d'étoiles; la mer, plus loin, s'étalait confusément. Alors une faiblesse l'arrêta; et la misère de son enfance, la déception du premier amour, le départ de son neveu, la mort de Virginie, comme les flots d'une marée, revinrent à la fois, et, lui montant à la gorge, l'étouffaient.

...tout son individu lui produisait ce trouble où nous jette le spectacle des hommes extraordinaires.

Et « le geste infallible avec lequel le grand capucin saupoudrait les ragoûts de certaines drogues dont il avait le secret » n'est-il pas l'équivalent de la « façon de priser en allongeant le bras », coutumière à l'avoué?

Une phrase des *Annales d'Anne* résumerait aussi bien l'existence de Félicité :

Depuis lors, sa vie se dépensa tout entière entre les pratiques religieuses, les travaux domestiques et l'amour de la tortue.

A propos de l'itinéraire de la procession, il y a des rivalités, dit Flaubert. Et l'on choisit finalement, pour le troisième reposoir, la cour de Mme Aubain. D'Annunzio s'empare de ce détail, en fait, comme il est de règle en Italie, une véritable sédition qui occupe tout un long paragraphe. Plus ample aussi est chez lui la description du cortège, et un peu différente à cause des nécessités de la couleur locale.

Anne, de même que Félicité, tombe malade d'une fluxion de poitrine. Mais elle en réchappe. Une vieille servante la soigne, qui rappelle la mère Simon d'*Un cœur simple*.

Le voyage à Ortone correspond à celui de Honfleur. Elles partent toutes deux à pied, d'un pas presto, portant dans un cabas la tortue (vivante) ou le perroquet (dont on va faire empailler la dépouille).

Toutes deux se dévouent pendant une épidémie de choléra.

Le père Colmiche, à qui Félicité donne ses soins, a dû fournir à d'Annunzio l'idée de l'oncle Mingo :

ANNE

Il était assis sur un haut siège d'église, dont l'étoffe rougeâtre pendait en lambeaux; il tenait, posées sur les bras de ce siège, des mains torturées et tuméfiées par une goutte monstrueuse; ses pieds battaient le sol avec un mouvement rythmique, et il avait

UN COEUR SIMPLE

...il gisait, continuellement secoué par un catarrhe, avec des cheveux très longs, les paupières enflammées, et au bras une tumeur plus grosse que sa tête.

les muscles du cou, les genoux et les coudes agités par un *tremblement continu* de paralysie. Il dévisagea l'arrivée en faisant effort pour tenir ouvertes ses paupières enflammées. ... une bouche... de laquelle coulait sans cesse un *filet de salive*.

... et le pauvre vieux, *en bavant et en tremblant*, la remerciait de sa voix éteinte.

Les deux vieillards finissent par mourir.

Félicité « eut envie de se mettre des demoiselles de la Vierge. Mme Aubain l'en dissuada ». Cette velléité, d'Annunzio la réalise et la développe : Anne entre au monastère. Ainsi chacune finit ses jours loin de sa maîtresse (car on se souvient que Mme Aubain meurt).

Félicité était devenue sourde : Anne acquiert l'infirmité complémentaire, elle devient muette.

L'une et l'autre expirent pendant une procession. Des « bulles de salive » ou des « bouillons d'écume » apparaissent sur leurs lèvres. Elles sourient vaguement avant de rendre l'âme.

Enfin, cette forme de cheval qu'à la mort d'Anne on distingue dans le soleil peut bien provenir du gigantesque perroquet que Félicité crut voir, planant au-dessus de sa tête.

Malgré tant de points communs, la nouvelle dannunzienne conserve son individualité, car je n'ai pas souligné toutes les divergences des deux textes. Ici comme dans *Saint Laimo*, l'imitation n'est que sporadique.

III

TOLSTOÏ, ZOLA

Deux velléités d'imitation s'accusent dans *L'Enfant de volupté* (1889), où il a fait appel à Tolstoï et à Zola.

L'épisode de la course (4) ne laisse pas de rappeler le chapitre analogue d'*Anna Karénine*. Une comparaison littérale serait compliquée par ce fait qu'il s'agit de

(4) Page 100 de la traduction Hérelle.

deux traductions. Mais il se trouve précisément que d'Annunzio a pris Tolstoï comme source, non point quant à l'expression même, mais quant à la matière.

Je ne serais pas loin de croire que, d'abord, l'idée primordiale ait été suggérée par le Russe à l'Italien. Faire intervenir une course de chevaux comme ressort de l'action d'un roman a dû lui paraître en effet peu banal et riche d'intérêt. Cette fois, d'ailleurs, il a tiré un parti excellent de sa trouvaille : alors que la course d'*Anna Karénine* ne constitue qu'un fait sans grande influence sur la marche du roman, celle de l'*Enfant de volupté* joue un rôle décisif dans la destinée du héros, puisqu'elle amène le duel d'où il sortira gravement blessé.

Passons au contenu. Une ressemblance générale : une histoire d'amour s'entremèle à cette course d'amateurs, où Sperelli et Wronsky sont acteurs, et la femme qu'ils aiment (Hippolyta Albonico, Anna Karénine) spectatrice. Mais une grosse différence : le principal concurrent de Spirelli (Rutolo) est en même temps son rival en amour, tandis que dans le roman russe il y a seulement une animosité sans raison : ce qui diminue l'intérêt.

Les deux récits passent à peu près par les mêmes phases : d'abord, la description des facteurs extérieurs ou psychologiques dont dépend la chance du cavalier. Au passage, on relève des détails identiques : l'entraîneur est anglais; la pluie a alourdi le terrain. La condition d'esprit des deux protagonistes est semblable : Spirelli est calme, presque joyeux; le sentiment de la supériorité qu'il a sur son adversaire lui donne de l'assurance. Et Wronsky est plein d'audace, de sang-froid, et fermement convaincu que personne ne peut en avoir plus que lui.

On se rend à l'écurie. Les chevaux sont bais tous deux, avec un poil fin et satiné, des réseaux de veines apparents, un œil enflammé. Deux bêtes frémissantes, intelligentes, courageuses, qui ont de la race et du sang. Chacun caresse sa monture, vérifie le harnachement

avant de sauter en selle. Sur le champ de courses, l'un et l'autre sentent tous les yeux fixés sur eux; en se dirigeant vers le poteau de départ, ils observent leurs concurrents. Les romanciers en profitent pour énumérer ceux-ci et les dépeindre.

Puis c'est la course. D'Annunzio et Tolstoï prêtent à leur principal personnage la même manœuvre: au début, l'adversaire le plus redouté prend la tête, mais peu à peu Spirelli, comme Wronsky, regagne du terrain, et bientôt mène le train. Alors survient l'accident: Wronsky, en sautant un fossé, retombe à faux sur sa monture et lui casse les reins; Spirelli, tombé aussi, se relève dans l'instant et parvient quand même à triompher.

D'autres menus faits coïncident: le cheval de Rutolo imite celui de Wronsky, il heurte la barrière de ses pieds de derrière. Rutolo se montre aussi nerveux et dénué de sang-froid que Kouzloff, un des concurrents russes. Enfin, les maris des belles spectatrices ne sont pas sans quelque affinité: ils savent probablement à quoi s'en tenir sur la vertu de leurs épouses, mais, hommes de convenance, ils préfèrent dissimuler.

En voilà assez pour démontrer que le poète a tiré un habile parti du roman russe. Mais ces notations empruntées, n'aurait-il pu les recueillir par lui-même dans la réalité? Il semble qu'en tout état de cause, et quelle que soit sa documentation sur ce sujet très particulier qu'est une course de chevaux, le fondement de ce recours à un étranger soit une certaine nonchalance à se rappeler, à imaginer, à combiner ce qu'il pouvait trouver tout fait ailleurs.

La ne paraît pas être le mobile qui l'a poussé à se rapprocher de Zola. (Qu'on excuse ces hypothèses psychologiques, mais elles nous aideront peut-être à démêler pourquoi le principe de son imitation diffère dans chaque cas.) Plutôt ici, semble-t-il, d'Annunzio s'est aperçu qu'une situation, dans son *Enfant de volupté*, frôlait un épisode de *La faute de l'abbé Mouret*. Et il a dû être tenté d'exploiter plus complètement cette coïn-

cidence. La convalescence de Spirelli, blessé en duel, soigné à la campagne, dans un grand domaine, par sa cousine, voilà-t-il pas le pendant à la guérison de Serge, choyé au Paradou par Albine? Et puisque celle-ci aida son amant à redécouvrir le grand jardin et ses fleurs, pourquoi l'Italienne ne réapprendrait-elle point aussi à André l'ivresse du printemps? Telle peut être l'origine de ce morceau visiblement inspiré par le fameux couplet des roses du Paradou :

L'ENFANT DE VOLUPTE

Elle entra, portant dans le creux de sa jupe une grande botte de roses roses, blanches, jaunes, vermeilles, purpurines. Les unes, épanouies et claires comme celles de la villa Pamphili, très fraîches et tout emperlées, avaient au fond de leur calice je ne sais quoi de cristallin; d'autres avaient les pétales serrés et une richesse de couleur qui rappelait la magnificence fameuse des pourpres de Tyr et de Sidon; d'autres semblaient des boules de neige odorante et donnaient une étrange envie de les mordre et de les manger; d'autres étaient de chair, de chair véritable, voluptueuses comme les plus voluptueux contours d'un corps féminin, avec un subtil réseau de veines. Les gradations infinies du rouge, depuis le cramoisi violent jusqu'à la couleur passée de la fraise mûre, se mêlaient aux plus fines et presque insensibles variations du blanc, depuis la candeur de la neige immaculée jusqu'à la couleur indéfinissable du lait qu'on vient de traire, de l'hostie, de

LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET

Autour d'eux les rosiers fleurissaient. C'était une floraison folle, amoureuse, pleine de rires rouges, de rires roses, de rires blanches. Les fleurs vivantes s'ouvraient comme des nudités, comme des corsages laissant voir les trésors des poitrines. Il y avait là des roses jaunes effeuillant des peaux dorées de filles barbares, des roses paille, des roses citron, des roses couleur de soleil, toutes les nuances des nuques ambrées par les yeux ardents. Puis, *les chairs s'attendrisaient, les roses thé prenaient des moiteurs adorables, étaient des pudeurs cachées, des coins de corps qu'on ne montre pas, d'une finesse de soie, légèrement bleuis par le réseau des veines.* La vie rieuse du rose s'épanouissait ensuite : le blanc rose, à peine teinté d'une pointe de laque, neige d'un pied de vierge qui tâte l'eau d'une source; le rose pâle, plus discret que la blancheur chaude d'un genou entrevu, que la lueur dont un jeune bras éclaire une large manche; le rose franc, du sang sous du

la moelle de roseau, de l'argent mat, de l'albâtre et de Popale.

— C'est fête aujourd'hui, dit-elle en riant.

Et les fleurs lui couvraient la poitrine presque jusqu'à la gorge.

satin, des épaules nues, des hanches nues, tout le nu de la femme, caressé de lumière; le rose vif, fleurs en bouton de la gorge, fleurs à demi-ouvertes des lèvres, soufflant le parfum d'une haleine tiède. Etc...

Si ces passages font invinciblement penser l'un à l'autre, pourtant ils ne se copient point, même dans les phrases soulignées. Leur ressemblance est moins dans la substance que dans la forme et la composition. D'Annunzio a réussi un fort beau pastiche de la poésie grasse et épaisse, du lyrisme dionysiaque, de la sensualité qui frise le mysticisme, propres à Zola. Jusqu'au mouvement de la période que, malgré la différence de langue, il a très bien attrapé. Jusqu'au déroulement de la description : d'abord une phrase qui embrasse l'ensemble, bouquet ou roseraie, dans sa variété colorée, puis l'énumération, la gradation, passant à une teinte après l'autre, insistant toutefois sur l'une d'elles (le rose chez Zola, le blanc chez d'Annunzio).

IV

D'ANNUNZIO LUI-MÊME. WAGNER

D'Annunzio éprouvait un tel besoin — ou une telle obsession — de s'étayer à du *déjà écrit* qu'il s'est lui-même choisi comme source. Ainsi le *Triomphe de la mort* (1894) reproduit presque mot à mot un passage réaliste du conte de « La sieste » (*San Pantaleone*).

TRIOMPHE DE LA MORT

Au seuil d'une chaumière voisine de celle qu'ils cherchaient, une femme de corpulence énorme se tenait assise, et, sur ce corps monstrueux, elle avait une tête petite et ronde, des yeux doux, des dents pures, un

LA SIESTE

Une femme monstrueuse d'emberpoint se tenait assise au seuil d'une maison; et, sur cet énorme corps, elle avait une tête enfantine, des yeux doux, des dents pures, un sourire affable.

sourire placide.

— Où vas-tu, madame? demanda cette femme sans se lever.

— Nous allons voir l'enfant que sucent les goules.

— A quoi bon? Reste ici plutôt, et repose-toi. Des enfants, je n'en manque pas non plus. Regarde!

Trois ou quatre enfants nus qui avaient, eux aussi, le ventre si gros qu'on les aurait crus hydropiques, se traînaient par terre en grognant, en farfouillant, en portant à leur bouche tout ce qui leur tombait sous la main. Et la femme tenait dans ses bras un cinquième enfant, tout couvert de croûtes brunâtres au milieu desquelles s'ouvriraient de grands yeux purs et azurés, pareils à des fleurs miraculeuses.

La femme demanda, avec une curiosité ingénue :

— Où allez-vous, madame?

Donna Laura s'approcha. Elle avait le visage en feu et la respiration courte. Les forces étaient sur le point de lui manquer.

— Mon Dieu, mon Dieu! gémissait-elle, les mains pressées contre les tempes. Oh! mon Dieu!

Hôpitalière, la femme l'engagea à entrer, disant :

— Reposez-vous donc, madame!

La maison était basse, obscure, pleine de cette odeur qu'ont les lieux où vivent beaucoup de gens entassés. Trois ou quatre bambins nus, qui, eux aussi, avaient des ventres si gros qu'on les aurait pris pour des hydropiques, se traînaient par terre en grognant, en farfouillant, et ils portaient instinctivement à leur bouche tout ce qui leur tombait sous la main.

Donna Laura s'était assise et, tandis qu'elle reprenait ses forces, la femme débitait d'inutiles paroles, tout en tenant sur ses bras un cinquième bambin couvert de croûtes brunâtres, au milieu desquelles s'ouvriraient deux grands yeux limpides, azurés, pareils à deux fleurs miraculeuses.

De tels exemples — celui-ci est le plus remarquable que je sache — sont assez fréquents chez d'Annunzio. Quand il décrit des lieux ou des objets qu'il a déjà eus

à décrire, les mêmes mots, les mêmes épithètes se répètent. Ainsi un mendiant de la *Sieste* passe dans le *Triomphe de la mort*, celui qui « avait un énorme goitre ridé et violacé qui flottait comme un fanon ».

Mais de ce qui n'est souvent que tendance irréfléchie, il a tiré, dans plusieurs de ses romans, un procédé conscient, systématique : tel le « pâle comme sa chemise » qui revient à chaque passage pathétique de *L'intrus*; ou encore, dans le *Triomphe de la mort*, l'évocation de l'oncle Démétrius, toutes les fois que se précise l'appel de la mort :

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage empreint d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

On a déjà reconnu ici quelle influence a subi d'Annunzio: il ne s'adresse plus à d'autres qui ont brillé dans son art, il demande maintenant aide à un musicien, à Wagner. Par cette introduction du *leitmotiv* dans le roman, il a, en effet, essayé de transporter dans un autre art l'essentiel de la technique wagnérienne. Mais, plus que dans ses calques littéraires, cette imitation s'annonce réellement féconde. Timide encore dans *L'intrus*, plus affirmée dans le *Triomphe de la mort*, elle s'épanouira dans *Le Feu*.

Une fois ménagée la part des génies presque opposés du musicien et du prosateur, — celui-ci plus formel, plus extérieur, celui-là plus trouble et résonnant plus profond en nous — *Le Feu* reste tout imprégné de Wagner. D'abord le titan de Bayreuth en est l'un des personnages; sinon le plus en vue, il y tient néanmoins la place d'honneur, et forme l'idéal avoué du héros, l'inspirateur occulte du livre. On y retrouve partout présente cette passion dont le paroxysme a un arrière-goût de mort, en cette Venise-la-Morte, et mêlée à la mort même du musicien.

Ce lyrisme peut sembler factielement wagnérien, car le poète latin demeure malgré tout attaché à la vie la

plus claire et la plus allègre. Mais non pas la structure du livre. *Le Feu* apparaît nettement bâti comme un opéra de Wagner. Les motifs s'y multiplient, s'y entrelacent, tout en devenant chacun moins insistant. D'Annunzio en fait le même emploi que son maître: chaque fois que le récit ramène la chose, l'idée ou le mot, inévitablement se déroule le couplet correspondant, et, de même que dans la *Walkyrie* ou dans *Siegfried* il y a le motif de l'amour, celui de la colère de Wotan, celui du dragon, le roman italien offre le motif du feu ou celui de la galère vénitienne.

§

Des exemples précédents ressort cette conclusion que, si d'Annunzio s'est servi des plus éminentes œuvres étrangères qui se présentaient à lui, il a su varier pour chacune le mode et le caractère de son imitation. Les mobiles qui l'ont poussé se révèlent ainsi plus ou moins élevés: tantôt simple indolence de l'imagination, qui lui fait pêcher, dans le vivier d'autrui, sujets, faits et situations; tantôt instinct de s'approprier un mot heureux, une trouvaille pittoresque ou psychologique, comme un collectionneur passionné qui ne reculerait pas devant un vol; tantôt besoin de s'assimiler la manière caractéristique d'un écrivain et d'en enrichir ses propres écrits; tantôt, enfin, désir d'essayer le procédé technique d'un autre art, et ainsi d'en rénover le sien.

En même temps, cette souplesse de son inspiration met en lumière la sûreté de son goût. Son choix a porté sur le propre du génie de chacun; il rejette tout ce qui n'est pas le suc le plus vierge. Ce qui l'a séduit, c'est, chez Maupassant, le détail qui fleure bon la réalité humaine; chez Flaubert, la couleur historique et légendaire, et aussi tout simplement le style; chez Tolstoï, la minutie du dessin; chez Zola, la poésie sensuelle et panthéiste; chez Wagner, la frénésie passionnée qui ébranle jusqu'aux fondements de l'être.

Il reste à reconnaître qu'avec ces éléments d'origines si disparates d'Annunzio a su créer chaque fois quel-

que chose de pleinement sien, comme si sa complexion et son destin, non pas seulement en littérature, mais aussi dans la vie même, étaient de recueillir, de fondre et de réfléchir dans leur miroir concave toutes les influences, toutes les suggestions, tous les désirs épars. En quoi il ne faut point à sa mission de poète.

LUCIEN DUPLESSY.